Document generated on 10/12/2024 4:09 a.m.

Recherches sociographiques

Un grand aîné de nos sciences de l'homme. Hommage à Victor Barbeau

Jean-Charles Falardeau

Volume 20, Number 1, 1979

Savoirs savants

URI: https://id.erudit.org/iderudit/055825ar
DOI: https://doi.org/10.7202/055825ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Falardeau, J.-C. (1979). Un grand aîné de nos sciences de l'homme. Hommage à Victor Barbeau. *Recherches sociographiques*, *20*(1), 119–126. https://doi.org/10.7202/055825ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

UN GRAND AÎNÉ DE NOS SCIENCES DE L'HOMME.

HOMMAGE À VICTOR BARBEAU

Cahiers de l'Académie canadienne-française, 15, *Victor Barbeau: hommages et tributs*, Montréal, Fides, 1978, 191p.; Victor BARBEAU, *La tentation du passé: Ressouvenirs*, Montréal, Les éditions La Presse, 1977, 179p.

L'histoire de l'institutionnalisation et de la pratique des sciences de l'homme dans notre société nous semble bien connue: elle est si récente pour quelques-uns d'entre nous qui en avons été les artisans! Nous croyons connaître aussi l'histoire de ses antécédents — j'entends par là l'histoire plus générale des idées d'où ces sciences ont lentement émergé: notre histoire des idées; l'histoire de nos idées. Pourtant, au fur et à mesure que nous y regardons de plus près, cette histoire de la pensée permet d'apercevoir des reliefs qui étaient jusqu'alors demeurés embrumés. Des noms déjà familiers accusent des traits plus précis, plus nettement découpés et s'associent en des continuités et en des filiations imprévues. Je ne suis pas loin de croire que nous aurons bientôt à réécrire l'histoire de nos grands aînés.

Je ne m'arrête pas pour l'instant à la pré-histoire ni à l'histoire des sciences physiques, sauf pour noter que cette histoire a été relativement brusque. Compte tenu des pionniers du XIXe siècle, les abbés Brunet, Huard, Provancher, Laflamme, de l'École polytechnique de 1873, les premiers grands initiateurs surgirent comme par magie dans les années 1920 et 1930: Gendreau, Léveillé, Marie-Victorin, Léo Pariseau, Jacques Rousseau, Baril à Montréal; Alexandre Vachon, Adrien Pouliot à Québec. Durant les quinze ans qui suivirent la fondation de l'ACFAS en 1923, les facultés des sciences et la recherche scientifique étayaient solidement nos deux universités et manifestaient un éclatant épanouissement.

Ainsi qu'il en a été partout ailleurs, la percée des sciences de l'homme a été chez nous plus longuement échelonnée dans le temps, plus tâtonnante, plus

ambiguë. Que l'on songe aux trois ou quatre décennies qui ont été graduellement ponctuées par le Cercle d'études de l'abbé Stanislas Lortie et d'Adjutor Rivard à Québec, la fondation de l'École des hautes études commerciales à Montréal, l'École sociale populaire des pères Jésuites de Montréal, la création de l'Action française en 1917 et ses célèbres enquêtes socio-économiques des années 20, les Semaines sociales du Canada, les écoles du soir en sciences sociales à Montréal et à Québec à compter des années 30, le *Programme de restauration sociale* de 1933. Ces initiatives et ces mouvements sociaux ont signalé les éclosions sporadiques de courants de pensée qui s'entremêlaient ou se superposaient. Éclosions dont chacune selon son style a ambitionné tout à la fois de préciser les dictées de la pensée sociale de l'Église, de clarifier les pôles nationalistes de l'activité politique du peuple québécois, d'identifier des voies permettant de dépasser les modes traditionnels de pensée en débouchant sur ce que Léon Gérin, combien sans le savoir, avait dès les années 1880 défini comme « le positif ». D'autres grands noms ont dominé ces courants et ces efforts.

Ç'aura été le privilège des gens de ma génération (je suis né en 1914) de vivre leur jeunesse intellectuelle sous l'éclairage d'aînés de haute stature, de grand savoir et de stimulante énergie. Nous nous sommes vus entraînés par d'étonnantes personnalités qui proposaient d'urgentes œuvres à poursuivre ou à entreprendre. À l'horizon prochain et presque mythique se dressait la figure de Bourassa, le pape à l'éloquence triomphante et acidulée. Plus près de nous continuait à claironner l'immortel abbé Lionel Groulx. Très près de nous aussi à Montréal (j'y étais, ayant fait mon cours classique chez les Jésuites de Sainte-Marie et Brébeuf) nous harcelaient la voix magique et les écrits d'Édouard Montpetit qui ne cessaient d'orchestrer les impératifs d'Errol Bouchette et de poétiques proses nationalistes à la Maurice Barrès. De la même époque, je vénère Olivar Asselin de qui j'ai appris de façon virulente et imprescriptible les exigences de la langue et de la culture françaises. À un autre palier, il y eut Esdras Minville, persévérant animateur du mouvement coopératif et, à Québec, son homologue aussi énergique et non moins charismatique, le R.P. Georges-Henri Lévesque, o.p.

J'ai feint d'oublier un des plus importants d'entre eux, Victor Barbeau, parce qu'il n'appartient à aucun palier en particulier et, qu'en fait, il appartient à tous les paliers : une sorte d'organiste puisqu'il fut (après Léon Gérin et Marius Barbeau) le premier Canadien français à étudier la sociologie (à Paris, en 1922, avec Mauss, Fauconnet, Bouglé), homme de lettres, professeur impeccable, défenseur érudit et infatigable de la langue française. Un homme que j'ai toujours profondément estimé et pour qui je tiens à redire mon admiration.

Je sais que Victor Barbeau défie toute tentative de description. Ne semble-t-il pas s'être lui-même complu à déjouer les panégyriques en tailladant dans la chair vive, sous les épidermes artificiels, la plupart de nos travers et de nos pusillanimités ? Et pourquoi ne l'eût-il pas fait ? Nous avions besoin de ce grand bretteur, le plus brillant sinon le seul dans la vie intellectuelle québécoise durant un demi-siècle. Je savais qu'il avait été associé à l'éphémère et célèbre revue *Le Nigog* (1918) et j'avais lu en partie ses inoubliables *Cahiers de Turc* (1921-1922,

1926-1927). J'avais lu sa déconcertante injonction *Mesure de notre taille* (1936). Aussi, *Pour nous grandir* (1937) et *Le Ramage de mon pays* (1939). Mon premier souvenir de lui est celui du soir où il nous apparut à la tribune, lors de son premier cours à l'École des sciences sociales de Laval sur la coopération, dans l'amphithéâtre de la Faculté de médecine de la « vieille » Université. J'ai un peu retenu ce qu'il nous a dit ce soir-là des pionniers de Rochdale. J'ai surtout été frappé par une image qui ne m'a jamais quitté : celle de l'homme impeccablement mis, au sourire doucement malicieux, au geste élégant et sobre. De l'homme surtout (quelle découverte !) qui s'exprimait aisément dans une langue souverainement correcte. Je ne sais si cette dernière phrase peut encore émouvoir les jeunes de 1979. Pour moi, elle est capitale. Elle ne résume certes pas Victor Barbeau mais elle condense une sorte de révélation de ce qui a fait de lui, ce jour-là, pour moi, un maître : un maître en la manière dont devait s'exprimer quiconque avait à parler à d'autres en français. L'équivalent, au Québec, de ce qu'a pu être en France, durant plusieurs générations, le philosophe Alain. Peu importe la mèche de cheveux élégamment rabattue sur le front, le nœud papillon et la pochette abondamment bouffante sur le veston de l'homme du monde Victor Barbeau. L'essentiel est qu'il était un professeur étonnamment compétent et, encore une fois, qu'il savait manier le français avec la pureté qu'ont les phrases musicales de Mozart.

Il est superflu d'ajouter que nous devons nous réjouir de la publication d'un *Cahier* d'hommages et de tributs que vient de consacrer l'Académie canadienne-française à Victor Barbeau, lequel en fut le fondateur en 1944. Déjà en 1963 avait paru, sous le titre *Présence de Victor Barbeau*, à l'occasion de la retraite de celui-ci de l'École des hautes études commerciales où il avait enseigné de 1925 à 1962, un volume somptueusement présenté. Y avaient collaboré des amis de Victor Barbeau dont la liste à elle seule est éloquente (Groulx, Grignon, Minville, Francœur, Marie LeFranc, Germaine Guévremont, Léon Lorrain, etc.). Leurs témoignages sont autant des exclamations d'admiration que des élans de gratitude. Mais à quoi bon en écrire puisque ce joyau est maintenant introuvable ? Le *Cahier* dont je veux faire état est plus récent et a été préparé par Robert Choquette. Il contient vingt articles, essais ou poèmes dont quatorze sont de la plume de membres de l'Académie, hommes et femmes, les autres émanant d'amis et d'admirateurs. Il faudrait les énumérer et les citer tous, depuis Rina Lasnier et Simone Routier jusqu'à Pierre de Grandpré, en passant par Marcel Trudel, Robert Rumilly, Gustave Lamarche. Je me contenterai d'en évoquer quelques-uns.

Ce *Cahier* est forcément hétérogène dans sa tentative de cerner un homme aussi indéfinissable. Dès le début, un ton de distinction est donné par Roger DUHAMEL qui burine avec sympathie des traits révélateurs du personnage. Après avoir élaboré des thèmes dont je viens d'esquisser les plus saillants, Duhamel écrit : « Victor Barbeau a été notre ultime paladin. Toute sa vie, il aura réagi : contre la sottise, la médiocrité, la vulgarité, la bassesse, la facilité. Ce n'est pas une tâche qui contribue à l'édification de son propre monument [...] Trop fier pour accepter marchandages et collusion, il a conservé intacte sa dignité. C'est une leçon d'honneur. J'espère que nous serons quelques-uns à ne jamais l'oublier. » (P. 16.)

Je choisis quelques autres éléments de témoignages qui, un peu comme un phare tournant, projettent des lueurs sur un Barbeau tour à tour lumineux et obscur. Par exemple, l'émouvante apostrophe « Victor Barbeau, merci » signée par Jacques HÉBERT qui, d'entrée de jeu, rappelle la petite phrase glaciale par laquelle Barbeau, souvent, commençait son cours de français à l'École des hautes études commerciales : « Est-ce que, par hasard, quelqu'un, ce matin, aurait une *idée*? » (P. 67.) Et Jacques Hébert enchaîne : « Ah ! oui, il nous enseignait le français. À qui lui demandait un jour ce qu'il faisait dans la vie, lui qui aurait dû être le doyen de la Faculté des lettres, recteur de l'Université, ambassadeur à Paris, ministre de toutes les affaires culturelles, il avait répondu doucement : "professeur de langue étrangère dans une école de commerce"... » (P. 68.) La réponse peut sembler cynique. Elle laisse surtout éclater ce qui a été la grande obsession de Barbeau : la détérioration de la langue française dans notre milieu. Ce n'est pas pur hasard si plusieurs des articles de ce *Cahier* évoquent les tenaces combats de Victor Barbeau pour la défense et l'illustration de la langue française. C'est le thème même d'une ingénieuse étude de René DECHANTAL qui établit un parallèle entre l'œuvre de Joachim du Bellay et celle de Barbeau. Faisant état d'un des plus pénétrants ouvrages de celui-ci, *Le Français du Canada* (1963), DeChantal en cite, entre autres, le passage suivant qui se passe de commentaires : « Étant donné les sollicitations et les traquenards que tend l'environnement à notre bonne foi ou à notre ignorance, que faire pour empêcher que le français ne se contamine davantage ? La résistance individuelle ne suffit pas. À une pression de cet ordre doit correspondre un effort collectif d'assainissement, d'épuration et de prophylaxie. Le terrain tout désigné en est l'école. Notre première ligne de défense est l'enseignement [...] » (P. 35.)

Même si nous possédons maintenant une Charte de la langue française, ces propos n'ont rien perdu de leur pertinence. Ils nous incitent d'ailleurs à mesurer le chemin parcouru afin d'établir tout ce qui reste à accomplir. C'est à quoi s'emploie Guy FRÉGAULT dans une lucide analyse intitulée « Combats pour la langue française ». Après avoir rappelé les luttes personnelles de Barbeau (« d'autres se battent au nom de la langue, lui le fait pour la langue », p. 115), Frégault récapitule les efforts gouvernementaux qui, depuis la création du premier Office de la langue française, en 1962, ont permis de sortir petit à petit de nos ornières. Les combats ne sont pourtant pas terminés. De nouveaux efforts collectifs sont nécessaires pour « conserver au français écrit et parlé au Québec la nature d'une langue de communication avec le reste du monde et la qualité d'une langue de civilisation » (pp. 120-121). La ténacité de Victor Barbeau demeure exemplaire.

Nombre d'autres contributions mériteraient d'être signalées : celles d'Edmond Robillard, encore sur la langue, de Gérard Parizeau, de Gilles Marcotte qui dessine un portrait volontairement désinvolte de Barbeau critique littéraire. Je retiens pourtant une étude qui me paraît capitale : l'essai de François-Albert ANGERS, « Victor Barbeau, coopérateur ». Il s'agit là de plus qu'un aspect de la personnalité de Barbeau mais d'une activité, aujourd'hui trop méconnue, à laquelle il a consacré le plus vif de ses convictions et de ses énergies. Angers brosse d'abord l'arrière-plan. Le début, au tournant du siècle, avec Desjardins, des Caisses populaires ; l'essor des coopératives agricoles ; la relative somnolence

idéologique du mouvement coopératif dans les années 30 : « le milieu coopératif québécois (à cette époque) est [...]quasi hostile aux coopératives de consommation [...] Faire de la coopération se résume à multiplier indéfiniment les caisses populaires, comme une sorte de contrepartie de l'épicier dans le domaine du crédit. » (P. 157.) Or, « ce que Barbeau vient dire, c'est l'essentiel à cet égard. C'est que les vraies possibilités du coopératisme, sa vraie signification, se situent dans une volonté de réformer la société tout entière. » (*Ibid.*) Ses études à Paris, dans les années 20, lui ont donné la foi en la coopération. Il a épousé la pensée de Charles Gide « pour qui la coopération était une philosophie sociale, une société particulière, un mode de vie, un régime économique spécial » (p. 159). La réforme envisagée par Barbeau passera par la coopérative de consommation et il inaugure ce qu'Angers appelle à juste titre « la deuxième phase du développement coopératif au Québec » (p. 157).

Ce sera, pour Victor Barbeau, une véritable croisade : conférences et cercles d'études dans les paroisses et les quartiers de Montréal, en province. Ce sera surtout, grâce au dévouement de la femme remarquable que fut madame Berthe Louard, la préparation et la fondation de La Familiale (1933–1937) dont Barbeau racontera la genèse dans un autre ouvrage hélas totalement oublié, *Initiation à l'humain* (1944). Il s'est occupé de cette œuvre de façon acharnée, mettant la main à la pâte avec la simplicité d'un apôtre, s'affairant personnellement dans le magasin de La Familiale : « on le voit, écrit Gérard Parizeau, au comptoir de La Familiale, prenant les commandes au téléphone, le ventre ceint d'un tablier blanc [...] » (p. 71). Et ce seront d'autres activités toutes polarisées par sa foi dans la coopérative de consommation : la fondation de l'Alliance qui deviendra la Fédération des magasins Coop ; la création, avec le R.P. Lévesque, du Conseil de la coopération.

J'en reste encore un moment à l'*Initiation à l'humain*, comme nous y invite Angers, puisque « c'est, dit-il, un texte qui a toute l'allure d'un manifeste et qui [...] constitue une pièce maîtresse dans l'évolution de la pensée économique et nationale au Canada français [...] » (pp. 159-160). Manifeste, sans aucun doute. Victor Barbeau, qui ne peut oublier qu'il est économiste autant que sociologue, ni surtout qu'il est patriote, s'adresse dans ce livre à ses compatriotes avec l'ardeur qui animait jadis Bouchette et Montpetit : il nous secoue littéralement en contestant quelques tabous. C'est lui que je cite : « Nous ne comprenons pas comment il se fait que notre religion, le catholicisme, et notre langue, puissent être des obstacles à notre mieux-être. *Le coopératisme verra à ce qu'elles ne le soient plus.* » (P. 161.) L'analyse de Barbeau s'étend au-delà du Québec et met en cause l'ensemble de la société occidentale contemporaine. Il montre, écrit Angers, que le coopératisme apporte, non pas seulement des correctifs, mais *la* solution, *le* moyen de construire une nouvelle société où les consommateurs seront « rétablis dans leurs droits parce que dorénavant, ce sont eux qui géreront leurs propres affaires [...] Dans la vie nationale et internationale, *le monde nouveau sera coopératif ou communiste.* » (Pp. 163 et 161.)

Ces pages de Barbeau, écrites il y a trente-cinq ans, résonnent comme un cri d'avant-garde qui daterait de demain. Il faudrait citer bien davantage de ces pages qui toutes confirment cette autre proposition d'Angers : « C'est [...] le

coopératisme nouveau système économique, troisième voie entre le capitalisme et le socialisme ou le communisme, nouvelle société appuyée sur la rationalité du service plutôt que celle du profit, que Barbeau introduit dans notre pensée nationale et sociale [...] » (P. 161.) Il convenait de dire qu'il en a été un pionnier et un peu ce qu'il a pensé, écrit, exécuté.

J'ai eu récemment (en novembre dernier) le privilège de passer un après-midi chez Victor Barbeau. (Émotion aussi grande que celle que j'ai éprouvée jadis d'enseigner, à l'Université de Bordeaux, dans la salle où l'on m'a dit que Durkheim avait professé; ou encore, d'habiter durant une saison, à Chicago, dans l'appartement qui avait été celui du professeur Robert E. Park...). Dans le serein décor tapissé de livres, nous avons tranquillement causé. Ou plutôt, je l'ai écouté. Le charme et l'art de son inépuisable jeunesse m'ont imperceptiblement entraîné dans l'évocation d'amis communs, pourtant mes aînés, qui avaient exercé chez l'un et l'autre une égale fascination : quelques poètes, Marcel Dugas, Alain Grandbois ; des musiciens surtout, Léo-Pol Morin, Georges-Émile Tanguay, Claude Champagne. Oserais-je employer l'adjectif proustien pour cerner cette incantation spontanée du temps retrouvé ? Le charme des évocations d'un Montréal disparu, dont j'ai connu les dernières traces, durait dans notre conversation depuis je ne sais combien de temps lorsque Victor Barbeau, brusquement, s'exclama : « N'est-ce pas étrange, Falardeau ? Je viens de vous parler de mon passé, sans apprêt, d'une façon que je ne pourrais pas reconstituer dans un livre... Comment se fait-il que, lorsque nous nous mettons à écrire nos souvenirs, nous cherchions à y mettre un ordre que la vie n'a pas eu ? Que nous découpions en tranches ce qui se précipite dans la mémoire comme une arborescence ?... » La remarque me fit d'autant plus impression que, depuis une semaine, j'étais à lire pour une seconde fois son dernier livre, *La tentation du passé.* Je lui en fis l'observation. Il reconnut que ce livre était non pas un récit autobiographique au sens habituel du terme, mais une sélection, un émondage d'une vie grouillante. « Si vous saviez, a-t-il ajouté, tout ce que je n'ai pas dit dans ce livre... de tel ou tel personnage... de tel ou tel épisode... » Non plus, pourrais-je ajouter, des orientations intimes des débuts de son existence.

Récit très sélectif, en effet, et plus que concis. Aussi inclassable que son auteur. J'ai dit que Barbeau était insaisissable. Peut-être l'est-il autant pour lui-même que pour quiconque. Il semble que l'homme Victor Barbeau se recherche et se dérobe. Ou n'est-ce qu'un savant artifice ? Ou qu'une volontaire maîtrise des intermittences de l'imagination ? Ce livre est tout cela et bien plus encore car il semble qu'il soit écrit entre les lignes. Plus précisément, je dirais qu'il est composé un peu selon le procédé qu'utilisaient autrefois les musiciens sous l'appellation de « basse chiffrée » : seules étaient inscrites sur la portée les notes de la basse, surmontées de signes qui symbolisaient des intervalles que l'interprète devait traduire en accords. L'ouvrage s'ordonne selon des séquences thématiques plutôt que chronologiques. Les chapitres sont ainsi conçus et agencés qu'ils se déroulent en une progression qui donne l'illusion des étapes de la vie de l'auteur, depuis l'enfance jusqu'à l'entrée dans l'âge mûr. Voyons les premiers des neuf titres de chapitres : « Né à Montréal », « Apprentissages », « Le Quartier latin », « Lectures », « Cours et conférences », etc.

Depuis longtemps, les littéraires ont avec raison écarté la vaine distinction entre le fond et la forme d'une œuvre : la forme elle-même crée du sens. Ainsi en est-il des *Ressouvenirs* de Victor Barbeau. De leur style superbement élégant émane une subtile poésie analogue à celle des meilleures pages d'Aragon, par exemple dans *Le paysan de Paris*. Il laisse filtrer les images, les atmosphères, les souvenirs d'un homme qui a découvert la vie après le tournant du siècle, dans une famille que l'on pouvait alors appeler bourgeoise, dans un Montréal dont la portion vivante et francophone était délimitée par le rectangle allant de la rue Papineau à la rue Bleury, de la rue Sherbrooke (ou à peu près) aux rues Notre-Dame et Saint-Jacques. À l'inverse de l'inoubliable petite phrase par laquelle débute une autre œuvre qui nous a enchantés : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure... », ce récit s'ouvre sur un éveil : « De la grande fenêtre en baie du salon, mon poste de vigie, je regarde et j'écoute vivre la rue. » Et la suite entière nous maintiendra dans un éveil renouvelé. Victor Barbeau ou l'homme éveillé. Éveillé à la fois dans le sens où l'on dit que « l'esprit est en éveil » et qu'un homme ne se donne guère de repos. Dès le début du récit, nous nous trouvons associés aux yeux, aux oreilles, aux antennes de l'enfant, de l'adolescent pour qui la vie de Montréal est un spectacle : les pageants annuels du cirque, les processions de la Fête-Dieu, les célébrations musicales du parc Sohmer. Puis viennent le jardin de l'enfance et les souvenirs du collège Sainte-Marie. Seuls peut-être les initiés peuvent ici poser les accords voulus autour de ces sortilèges. Je tiens à citer, sur le collège classique, une brève phrase à l'intention de mes très jeunes contemporains afin qu'ils sachent tout ce qui leur a manqué : « Nous apprenions à apprendre plus tard quelque chose. » (P. 34.) On ne peut mieux dire. Et, ceci acquis, on pouvait alors durant le nombre d'années que l'on voulait, à travers les expériences de la vie estudiantine, du journalisme, de la vie de bohème (voilà deux bons pléonasmes que je prends à mon compte) prendre le temps qu'il fallait avant qu'une étincelle déterminât le choix qu'on allait faire d'une « occupation ».

Je ne crois pas m'illusionner en estimant que le récit de Victor Barbeau distille éminemment l'esprit d'une génération de jeunes Montréalais qui, avant et juste après la première grande guerre, a été le ferment hétérogène, bizarre, dynamique de ce que notre société a produit de plus raffiné. Ceux dont il parle sont, pour la plupart, disparus. Lui, demeure. Comme participant, comme témoin, comme narrateur. Mais quelle période, mes enfants ! Je devrais dire : « grand Seigneur ! » comme il l'écrit en exclamation. Justement, c'est peut-être là, de sa part, un éloquent lapsus. Car il a été un grand seigneur de notre vie intellectuelle. Par association, je pense à la phrase que nous avait lancée Montpetit lors de sa dernière conférence à Québec : « Vous a-t-on assez dit que vous étiez la Mecque de l'Amérique du Nord ? » Je dis, moi : « Nous a-t-on assez dit que Victor Barbeau a été le grand muezzin qui a appelé ses compatriotes à la prière de l'esprit ? À l'esprit d'une prière nationale ? »

Tout ce temps, je ne lâche pas son livre qu'il faudrait citer à profusion. Ainsi, sur l'enfant : « Avant de lui donner les clefs de la vie, offrons-lui les clefs du rêve » (p. 84) ; sur les prêtres actuels : « Si leur propre n'est pas d'être stylistes, il l'est d'être corrects, de ne pas s'écarter volontairement, sous prétexte d'être mieux compris, de l'élémentaire bienséance [...] Ce n'est pas de la parole de Dieu qu'on se lasse, c'est des hommes qui la diluent, la baragouinent sans plus de

respect pour elle que pour les fidèles qui l'écoutent. » (P. 117.) Des réflexions de cette nature éclatent à tout propos et constituent, à mon sens, les *leitmotive* profonds d'une histoire qui veut n'apparaître que comme un assemblage de propos de salon sur des êtres pittoresques ou émouvants qui ont été les compagnons de l'auteur. Qu'il parle d'Ubald Paquin ou de Gaston Maillet ; qu'il parle de cette mansarde de Thélème que fut l'Arche ou de l'École littéraire de Montréal (dont il ne dit pas qu'il est le dernier survivant), nous sommes lancés sur des pistes qui semblent couper court. Nous souhaiterions qu'il nous entretienne plus longuement et nous entraîne plus à fond à propos de ceux qu'il a connus, de ce qu'il a fait, de ce contre quoi et pour quoi il a lutté.

Je retiens comme un viatique ses vibrants propos sur Montpetit. Et je ne peux résister à ne pas poser de nouveau la question qui ne cessera de se poser à ceux qui conservent le sens de notre véritable ascendance : comment se fait-il que notre société n'ait pas su ou n'ait pas voulu reconnaître en des hommes comme Montpetit, comme Barbeau, ceux qui incarnaient encore une culture que nous prétendons maintenant reconstituer péniblement, comme s'il ne nous en restait que des éléments, alors qu'ils l'ont vécue, eux, comme une totalité ?

Jean-Charles FALARDEAU

Département de sociologie,
Université Laval.